Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 35

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181459

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

assuré des watchmen, avaient cerné la maison désignée, allumé des torches, *secundum artem*, et commençaient à ébranler la porte à coups de bélier. On était si loin de s'attendre à leur visite qu'au premier bruit la femme du pasteur s'éveilla en lui disant qu'on venait le chercher de la part d'un malade. Pithahn (c'était son nom) met la tête à la fenêtre, et aussitôt un coup de feu est dirigé d'en bas contre lui. Il saisit un mousquet placé dans la chambre pour sa défense, et rispota à l'ennemi, blesse deux des assaillants. Cependant l'attaque continuait : à la fin un des panneaux de la porte est enfoncé un des plus hardis s'élance à travers la brèche et tire les verrous. En une minute toute la bande est dans la maison on s'empare des domestiques, on leur lie les pieds et les mains et l'écurie devient leur prison. Pithahn et sa femme restent seuls.

Le courageux ministre sentait toute l'imminence du danger; mais il avait à défendre sa vie et une vie plus chère que la sienne. La porte au bas de l'escalier n'était pas encore attaquée : d'une lucarne qui la surmonte il ne cesse de faire feu sur les voleurs, jusqu'à ce que il ne lui reste plus de munitions que pour un seul coup.

Femme, s'écrie-t-il, cours à la fenêtre du jardin !... appelle au secours !..... éveille les voisins !..... Elle y vole, elle crie, elle crie encore... mais ce bruit ne fait que redoubler leur frayeur et pas un ne bouge.

Bientôt la porte est enfoncée avec fracas, et les bandits se précipitent sur l'escalier, hurlant comme des loups affamés.

La première porte de la chambre à coucher ne les arrête pas long temps; la seconde fléchit, craque et gémit sous des coups multipliés. La pauvre femme tombe à genoux et recommande son âme à Dieu.

— Parlez que voulez-vous? dit Pithahn en s'approchant; dites et vous l'aurez.

— Ton sang ! fut sa réponse.

— Eh bien ! il ne coulera pas seul !... Fuis, chère épouse, fuis par la porte qui est derrière le lit. Je puis tenir une minute encore, alors je te suivrai, si telle est la volonté de Dieu. Il y eu un moment d'irrésolution... un cri d'angoisse et de désespoir... Enfin elle disparaît. La porte cède au même instant, et les brigands aperçoivent le pasteur debout au milieu de la chambre, le fusil en joue et le doigt sur la détente.

— En avant ! en avant ! se répètent-ils l'un à l'autre; mais tous reculent étonnés. Le ministre fait feu, et après le coup leur jette son arme à la tête, puis s'élance à travers la petite porte et la ferme sur lui. Il trouve sa femme évanouie dans le grenier, la prend dans ses bras et descend par une échelle, qui heureusement avait servi ce jour-là, traverse la cour à la hâte, et dépose son fardeau en sûreté de l'autre côté du mur. Mais au moment où il va la suivre, il est retenu par un jeune *apprenti*. Déjà il s'est débarrassé de ce faible adversaire, mais il est renversé par un des brigands placé en sentinelle.

Les autres venaient de découvrir ses traces : on les voyait paraître en foule sur le toit de la maison et descendre par douzaines de l'échelle, Le cri de la sentinelle les attira bientôt sur la place : en un clin-d'œil le pasteur est entouré par cette meute infernale, impatiente de s'abreuver de son sang.

— Parle avant de mourir ! s'écrient-ils. Où sont tes clefs, ton or, ton argenterie; Parle, chien ! Et comme le ministre à peine remis du coup qui l'avait étourdi, reprenait connaissance en poussant un profond soupir, l'un d'eux, pour le faire parler plus vite, le frappe si violemment au visage, qu'il en jallit un ruisseau de sang.

— As-tu permis cela? demanda Pithahn, en jetant sur le chef des bandits un regard plein de calme et de dignité. Ce misérable a-t-il agi par tes ordres?

Jean Bosbeck, tout vil et tout brutal qu'il était, contempla quelques moments sa victime sans chercher à dissimuler son respect et son admiration.

— Non ! s'écrie-t-il enfin... Arrière, Hersent tu as osé agir sans attendre les ordres de ton chef; et il le renverse à terre en le frappant de son bâton de commandement. Alors le pauvre ministre indique les endroits où sont déposés ses objets précieux, et livre les clefs des armoires qui les renferment.

— Maintenant j'ai tout déclaré, dit-il, et puisque après la résistance que j'ai faite, la mort doit nécessairement être mon partage, montrez-vous hommes une fois dans votre vie, en abrégeant mes souffrances autant que possible. En ce moment le capitaine donne le signal de la retraite. Un murmure de surprise et d'indignation échappe à toute la bande. Mais lui, rejetant sur ses épaules la crosse dont il est armé, tire deux pistolets de sa ceinture, place un poignard entre ses dents, et promène sur la troupe qui l'entoure un regard étincelant de colère. Ils quittent la place lentement, mais en silence, et Bosbeck les suit. Pithahn les voit disparaître l'un après l'autre derrière un angle de bâtiment ; mais le visage du dernier lui apparaît quelque temps encore à la lueur des torches, avec la lame qui reluit entre ses dents, et jetant sur lui un dernier regard avant de se perdre dans l'obscurité.

Cette aventure fut suivie d'une circonstance imprévue, qui paraîtrait à peine nécessaire, même dans un roman, pour faire ressortir l'effet de la première. Les bandits chargés de butin furent attaqués dans leur retraite par un frère du pasteur, qui était parvenu à rassembler un petit nombre des habitants; et, bien que ce ne fût là pour eux qu'un faible obstacle, ils apprirent au même instant par leurs espions qu'un corps considérable de cavalerie du Palatinat avait traversé le Rhin. Tenir tête à ce double ennemi était une idée qui n'entra pas même dans la tête téméraire de Bosbeck : il ordonna à ses hommes de jeter leur butin et de se disperser.

La bande de Creveldt, ou de Neuss, comme on l'appela plus tard, quoiqu'à peu près aussi forte en nombre que celle de Mersen, employait une tactique bien différente. Ceux qui la composaient n'avaient recours à la violence que lorsqu'ils ne pouvaient l'éviter; et jamais ils ne se servirent du bélier, jusqu'au moment où Mathieu Weber, surnommé *Fetzer*, vint se joindre à eux. Tantôt c'était un voyageur égaré qui venait, à minuit, frapper en suppliant à votre porte; tantôt c'était une jeune fille qui, d'une voix triste et argentine, priait à travers la serrure quelque marchand endormi de lui vendre un peu de vin pour sa mère malade. La porte s'entr'ouvrait-elle un instant, soudain la maison était remplie d'hommes armés, les habitants liés et bâillonnés, et tous les effets précieux emballés de manière à pouvoir être emportés au premier signal.

Point de bruit, partant point de danger; souvent la bande joyeuse s'attablait à un banquet somptueux et passait le temps en orgies jusqu'à la pointe du jour. Les voisins entendaient-ils le bruit des chants et des rires, ils se bornaient à regretter que leur ami ne les eût pas invités à son festin. Fetzer était un si gai compagnon, que souvent il faisait rire en dépit d'eux-mêmes ses hôtes forcenés. C'était un des chefs les plus hardis qui eussent jamais répandu la terreur sur les rives du Rhin.

Fetzer fut exécuté à Cologne, et selon toute probabilité serait mort en état de pénitence sans la petite conversation suivante qu'il eut avec son confesseur quelques instants avant la fatale cérémonie.

— Oh ! si j'avais ma liberté seulement pour deux heures ! s'écria le chef des bandits.

On raconte l'anecdote suivante sur un peintre a glais, feu David Roderts. Un de ses amis qui avait publié une critique très acerbe de quelques uns de ses tableaux, lui écrivit quelques temps après :

« Mon cher Roberts, vous avez peut-être lu mes remarques sur vos œuvres ; j'espère qu'elles n'apporteront aucun trouble dans nos relations d'amitié.

— Mon cher, lui répondit le peintre, la première fois que je vous rencontrerai je vous casserai le nez. J'espère que cela n'apportera aucun trouble dans nos relations d'amitié. »

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.